

La résurrection de Lazare

Jean 11, 1-44

Lazare, un ami de Jésus, revient de la mort... Ce long récit précise que dans le tombeau il se décomposait déjà. Lazare est vraiment mort, ce n'est pas une simple réanimation. Voilà une séquence digne du cinéma fantastique, genre « La Nuit des Morts-Vivants ». De toute évidence le Quatrième Évangile lui accorde une importance particulière, puisqu'il s'agit du septième et dernier signe accompli par Jésus. À la fois le plus détaillé et le plus énigmatique, il ouvre plusieurs pistes qui pourraient donner lieu à une série de prédications...

Je choisis une piste : De quelle sorte de résurrection bénéficie Lazare ? Est-ce bien celle qui nous est promise ?

Commençons l'exploration par ce que le texte ne raconte pas ou esquisse à peine, la question de l'après. Qu'est devenu Lazare après son retour à la vie ? Quel a été son destin jusqu'à ce qu'il meure à nouveau ?

Il est juste mentionné que beaucoup de curieux voulaient le voir – on les comprend, ce n'est pas tous les jours qu'on peut rencontrer un ressuscité ! – et que pour cette raison les autorités du Temple prévoyaient de l'éliminer. Lazare aurait donc eu le choix entre devenir un phénomène de foire en sursis ou disparaître de la circulation. Nous n'en saurons pas plus.

Une légende byzantine née au IV^e siècle raconte que Lazare aurait fui la Judée en raison des menaces contre sa vie. Il se serait réfugié à Chypre où il aurait vécu encore trente ans.

Pendant ces trente années il n'aurait jamais plus souri, hanté qu'il était par le souvenir de sa descente au séjour des morts. Il aurait mené une existence sombre et recluse, incapable de se réadapter à la société ordinaire des vivants.

Cette légende m'intéresse parce qu'elle porte une intuition que les psychologues actuels nomment le syndrome de Lazare. Il s'agit d'un ensemble de difficultés relationnelles et d'inadaptation sociale repéré chez des personnes qui ont été confrontées à la certitude de leur propre mort. On l'a observé chez des survivants d'attentats, des rescapés de catastrophe, des soldats traumatisés par les combats ou des otages ayant cru mourir. Il est souvent décrit comme la malédiction du survivant. À l'extrême il peut conduire au suicide. Il est facile d'imaginer que Lazare ne s'est pas remis de son expérience de la mort et que pour cette raison il a disparu de la scène.

Ceci soulève de sérieuses difficultés de lecture. Au premier abord cette résurrection nous semble sinon ratée, à tout le moins inachevée. A quoi rime de ressusciter Lazare s'il doit à nouveau mourir un jour et surtout si le sursis qui lui a été accordé doit être vécu dans l'angoisse et la solitude ? À aucun moment il n'est question de joie au sens du psalmiste « je te célèbre d'être ta créature si merveilleuse » (Ps 139). La simple joie de vivre est absente de cette page d'Évangile.

Nous sommes désemparés par ce récit, d'autant plus que Jésus, ami personnel de Lazare et de ses deux soeurs, Marthe et Marie, retarde volontairement son arrivée de deux jours alors qu'il a été prévenu de l'urgence. Drôle de façon d'aimer ses amis... Le reproche lui est fait à deux reprises : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! »

On se tromperait cependant à croire que ce retard soit de l'indifférence. « Cette maladie n'est pas pour la mort, elle est pour la gloire de Dieu » (v. 4). Jésus laisse la mort aller jusqu'au bout. Quatre jours, tel est le délai où, selon la croyance juive, l'âme aura définitivement

quitté le corps et où la décomposition est irréversible, quatre jours pour que l'effet soit indiscutable sur la foi des témoins. Ce retard doit être compris comme un moment de la révélation.

D'un côté il y a Jésus, un être humain comme vous et moi, qui aime et qui est ému. « Jésus pleura » est le plus court verset de la Bible. Devant la détresse de Marie, face au tombeau, il frémit en lui-même (le verbe grec exprime une émotion forte, presque un grondement intérieur). Il ne reste pas à distance mais il se tient dans l'empathie, comme nous le ferions en pareille circonstance.

De l'autre côté quelque chose émane de cet homme, quelque chose d'une puissance souveraine sur la vie et la mort. Impossible de le réduire à un guérisseur doué qui sauve in extremis. Impossible que notre foi repose sur une performance médicale.

Comment la plupart du temps se représente-t-on notre propre résurrection ?

Voici ce qui m'a été souvent rapporté de la part des gens. Le jour du Jugement dernier, on sort du tombeau, comme dans les films, avec la terre qui se soulève, et on se retrouve jeune, beau, en pleine forme, sans rides, sans handicap, sans maladie, sans graisse en trop, sans lunettes... C'est soi-même, mais en version « idéale ». Le corps est reconnaissable, mais il est lumineux, resplendissant, parfois un peu transparent. On marche, on parle, on mange sans vieillir ni souffrir. On retrouve ses amis et ses animaux préférés et jamais ses ennemis. Bref notre propre résurrection est en général vue comme le meilleur de nos moments terrestres dilatés à l'infini.

Or en réalité nous ne faisons là que réduire l'inconnu à ce que nous connaissons déjà. Nous projetons mentalement des images connues sur une situation dont nous ignorons absolument tout. Nous laissons libre cours à nos spéculations, peut-être pour conjurer la peur qu'inspire la mort.

Voici la clé de compréhension que je vous propose, à partir des différences entre la résurrection de Lazare et celle de Jésus. Le 7ème signe décrit ce que l'événement de Pâques n'est pas. Alors que Lazare obtient une rallonge biologique, Jésus, c'est tout autre chose. Lazare revient à la vie biologique. Ce retour est semé de difficultés, il ne revient pas « en mieux » et il finira par mourir à nouveau. Une note me frappe au v 44 « Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit. Déliez-le et laissez-le aller ». Lazare aura besoin des autres pour continuer sa route terrestre et son retour à la vie ne lui apporte ni pouvoir ni avantage ni supériorité sur son prochain.

Maintenant avec les femmes et les disciples, approchons du tombeau de Jésus au matin de Pâques telle que Jean décrit la scène. Le tombeau est ouvert et vide, il n'y a rien qui ressemble à une momie, juste un jardinier à l'extérieur. Le linge et les bandelettes sont soigneusement pliés et rangés. Puis le jardinier-Jésus apparaît à Marie mais refuse d'être touché par elle, *noli me tangere*. Pourtant il se laisse toucher par Thomas qui doute. Il apparaît aux disciples en traversant les portes fermées. Il les assiste incognito dans leur pêche au bord de la mer puis se fait connaître et partage les poissons avec eux.

Tout cela n'a rien à voir avec Lazare. Ce que veut dire l'évangéliste par cette profusion de détails surprenants est que Jésus n'est pas simplement revenu à la vie ordinaire, il n'a pas bénéficié d'une rallonge biologique comme Lazare mais il est désormais présent sous une autre forme de la présence. C'est cela que dit exactement ressusciter, entrer dans une autre forme de la présence.

Il s'agit d'une transformation radicale que seul Jésus accomplit en sa personne. C'est une création entièrement nouvelle dans laquelle la mort est abolie. Lorsque nous ressusciterons,

nous bénéficierons de cette transformation et nous serons absorbés dans cette nouvelle création. Pourtant il m'est impossible aujourd'hui de la décrire d'une quelconque manière.

C'est pourquoi la foi seule est requise. Comme jadis Abram, il est demandé à chacun de faire confiance en une promesse, sans preuve matérielle à l'appui. Mais le plus étonnant est que par la foi nous participons aussi depuis ce monde terrestre à ce dont nous ignorons tout : « Celui qui croit en moi vivra, quand bien même il serait mort ; et quiconque croit et vit en moi ne mourra jamais ».

On peut être mort et vivre quand même.

Bien sûr Jésus aurait pu dire à Marthe : Ton frère est mort mais il vivra dans mon souvenir. Le souvenir des vivants n'est-il pas l'ultime lucarne vers le jour pour ceux qui ne sont plus ?

C'est parfois ce que l'on dit lors des obsèques. Des traces de ceux qui partent restent vivantes en celles et ceux qui restent. Ce qu'on a donné de soi aux autres est ce qui survivra de nous après notre mort. Et d'autres choses de ce genre...

Tout cela n'est pas faux mais ce n'est pas ce dont parle Jésus ici. Il parle de notre participation à la vie divine par la foi en cet instant. Ce qui meurt est la vie biologique (bios en grec) et ce qui transcende la mort est la vie spirituelle (zoè en grec). L'éternité n'est pas un temps étiré à l'infini, un temps qui dure toujours. L'éternité est une valeur. Ce qui vaut aux yeux de Dieu ne meurt jamais. Et ta vie a pour Lui une valeur sans pareille.

Afin de préserver cette valeur, Jésus nous appelle par notre nom à sortir de nos tombeaux intérieurs faits de nos deuils mal résolus, nos tristesses inconsolables, nos addictions, nos isolements, nos doutes et nos craintes qui nous ligotent telles des bandelettes. Et il compte sur chacun pour faire ce qu'il a dit à Béthanie : « Déliez-le et laissez-le aller. » Par la parole de Dieu et la prière, nous pouvons aider ceux qui sont dans leurs tombeaux à respirer, à retrouver le grand large.

Nos bandelettes et notre mauvaise odeur ne nous définissent pas.

« Ce que nous serons n'est pas encore manifesté ».

Amen